

JEAN-MARC LANTERI

## JUBILAIRES

*Farce comédienne en quatre journées  
pour chien et neuf personnages*

Adresse de l'auteur :  
13 les bouches Manon  
27510 Pressagny l'orgueilleux  
tel : 06.71.07.09.51  
email : jm.lanteri@orange.fr

dépôt SACD : 85886

*Jubilairesa* été lue en public pour la première fois aux Rencontres théâtrales de Sigean, le 22 août 1997, à La maison du Roy, sous la direction d'Alex Selman, avec Alexia Balandjian, Benise Barreiros, Fabienne Bargelli, Frédéric Borie, Jean-Marc Bourg, Stéphane Delon, Pierre-Etienne Heymann, Dag Jeanneret, Richard Mitou, Pascal Turmo.

Une deuxième lecture a eu lieu le vendredi 31 mai 2002 sous la direction d'Enzo Cormann au CDNA de Grenoble dans le cadre du festival " Regards Croisés " organisé par Troisième bureau, avec Thierry Blanc, Enzo Cormann, Stéphane Czopek, Léo Ferber, Bernard Garnier, Sylvie Jobert, Dominique Laidet, Thierry Otin, Chris Sahn, Philippe Saint-Pierre, Sophie Vaude.

*Jubilaires* a fait l'objet d'un contrat d'inédit France-Culture.

" Donnez-vous des villes de refuge... Là pourra s'enfuir le meurtrier qui a tué quelqu'un involontairement et elles vous seront un refuge contre le vengeur du sang. "

*Les livres prophétiques*  
(Josué, 20)

Personnages :

Liliane Schmied, ancienne propriétaire de la maison, 40 ans.

François Langle, son mari, ex-médecin militaire de la légion étrangère, 50 ans.

Diane-Hortense, leur fille, 11 ans en théorie.

Emmanuel Sandre, propriétaire de la maison et ancien parfumeur, père d'Archibald, 45-50 ans.

Archibald (ou Alexis), fils de Liliane et d'Emmanuel Sandre, 13 ans en théorie.

Adélaïde, amie de Liliane, institutrice retirée de l'institution, 40 ans.

Chien, chien policier à la retraite, âgé pour son âge.

Patrick, légionnaire, infirmier, 30 ans.

Francis, facteur, 25 ans.

Ludovic, paparazzo, 25 ans.

*Entracte éventuellement après l'acte deux.*

*Dans une région montagneuse – Alpes pourquoi non – près d'un barrage, à une centaine de kilomètres de la ville – Grenoble, pourquoi non.*

*Le rôle de Chien est tenu par un jeune acteur.*

*Les rôles de Diane-Hortense et d'Archibald sont tenus par de jeunes acteurs.*

## PREMIÈRE JOURNÉE

*Une terrasse derrière la maison. Un vieil électrophone branché avec une rallonge. La niche de Chien, en plexiglas, suspendue par des filins métalliques. La scène est couverte de minces filets d'eau qui ruissellent depuis la maison. Adélaïde et Liliane debout. Elles sont environnées de cartons de commissions. François est vêtu d'un treillis et d'un tee-shirt blanc. Sur sa tête le képi blanc de la légion étrangère, mais à l'envers. Chevelure blanche superbe. Un large bandeau sur les yeux. Traces de sang, au dessus et au dessous du bandeau, indices d'une blessure qui suppure.*

Adélaïde :  
Il voit quelque chose ?

Liliane :  
(A Adélaïde) : Il perçoit la lumière à travers le bandeau, à travers la blessure... (A François) : On va manger, François...

*Aboiements de Chien au loin. Liliane tend l'oreille.*

Chien s'adapte moins bien à la montagne que les enfants...

Adélaïde :  
Alors ça, c'est le carton de la viande : il y a du rumsteck, des rillettes, du veau, du gigot de mouton...

François :  
Je n'ai pas faim.

Adélaïde :  
Je vais vous dire ce qu'il y a dans le carton des laitages...

François (*feulant*) :  
Non, s'il vous plaît... Je suis devenu allergique aux produits... laitiers (*même jeu*).

Adélaïde :  
Comment ça ?

François :

Les stocks de médicaments et de nourriture étaient épuisés. Mais ça, il en restait des tonnes. Du lait (*il feule*) – en poudre et en liquide !

Pour les petites filles desséchées à la tête grosse comme ton poing. Pour les hommes aux jambes coupées au-dessus du genou. Je n'en pouvais plus – de verser cette espèce de mort blanche entre leurs lèvres... Le mot même de lait (*même jeu*) me donne des spasmes. Mais Liliane, j'entends de l'eau qui coule ?

Liliane :

Je ne t'ai pas dit, François, mais les canalisations ont éclaté.

François :

Le grand rut printanier n'épargne même pas la plomberie.

Adélaïde :

Finalement c'est aussi bien qu'Emmanuel ait vidé la maison de tous les meubles, ils se seraient abîmés.

Liliane :

Le sagouin, où est-ce qu'il a mis tout le mobilier ? Emmanuel Sandre l'a mangé. Emmanuel Sandre aurait donc grignoté, avec ses mandibules de rapiat, une coiffeuse et tout un lot de guéridons ? ! Et le secrétaire... Là-dedans, il y a tous les papiers de mon père. Ses lettres d'Allemagne à ma mère.

Adélaïde :

Je crois que j'ai vu un camion qui descendait la route depuis ici... Il y a trois semaines. Il roulait vers le lac de retenue, à l'est. Là où est l'ancien cimetière, tu te rappelles ?

Liliane :

Je n'oserai jamais retourner là-bas...

François (*jouant avec l'eau, chantonnant sur l'air de " Il était un petit navire "*):

Petit ruisseau deviendra grand.

Petit glacier deviendra ... Mont Blanc.

Adélaïde :

Vous voulez pas un yaourt, c'est léger...

*François feule.*

Adélaïde :

Oh pardon, les yaourts aussi (*même jeu*) ! Excuse-moi. Il paraît que je suis cruelle sous mes vieux airs de sainte-nitouche. J'ai arrêté d'être institutrice et l'école a fermé. Les enfants tombaient malades entre mes mains. Spécialement quand je résolvais devant eux des problèmes de robinet hautement complexes, j'aime bien les problèmes de robinet.

Liliane :

Mais alors qu'est-ce que tu fais, ma chérie, pour manger et pour boire?

Adélaïde :

Je sers de secrétaire et de femme de ménage à Emmanuel... Bonniche le matin, secrétaire l'après-midi, ou vice versa. Et il me loge même pas alors que ce salaud a douze pièces vides dans son chalet.

Liliane :

Que son magot soit un jour comme un caillot dans son aorte...

François :

Qui ?

Liliane :

Emmanuel Sandre... Le papa génital de notre délicat Archibald.

Adélaïde :

Tiens, faudra un jour que tu lui dises, au père qui est son fils.

Liliane :

Oui...

François :

Au fils qui est son père.

Liliane :

Quand tu iras mieux, je lui cracherai la nouvelle à la face.

Adélaïde (*À François*) :

Mais au fait qu'est-ce qui t'est arrivé ? Je demande, je suis impudique, excuse-moi, je suis curieuse. J'ai lu un tas de journaux dans la vallée. Mon kiosquier me solde des magazines en couleurs et je souffre beaucoup de la souffrance des grands de ce monde.

Liliane :  
Un accident ménager...

François :  
Une cerise sur le gâteau du malheur.

Adélaïde :  
Tu ne veux pas me montrer ?

*François commence à enlever son bandeau.*

Adélaïde :  
Non, par pitié ne fais pas ça, j'ai peur !

*François arrête son geste, comme figé.*

Bon je vais vous laisser.

Liliane :  
Tu viendras après-demain, Adélaïde. Nous pendrons la crémaillère.

Adélaïde :  
J'apporterai de quoi réparer les canalisations, j'ai une de ces collections de clés anglaises, vous verrez.

*(À François :)*  
Si Liliane veut bien, je te couperai les cheveux.

*Sortie d'Adélaïde. Qui rentre.*

Et puis j'aurai une surprise pour vous...

*Elle sort.*

Liliane :  
Elle ne t'a pas trop saoulé ?

François :  
Elle me fait peur, avec sa surprise.

Liliane :  
Ne t'inquiète pas, elle est inoffensive.  
Quand elle ne se sent pas bien –ou très bien au contraire –elle se met



toute nue devant le monde. Moi je connais le niveau de ses seins, au niveau de son ventre à peu près. De son sein, car elle n'en a plus qu'un. L'autre, le cancer le lui a pris : le cancer dégainé facilement.

François :  
Moins vite qu'une cuisinière à gaz défectueuse...

Liliane :  
Oui, c'est vrai.

François :  
Ce n'est pas elle qui m'angoisse. Mais c'est parce que j'entends venir quelque chose ou quelqu'un.

Liliane :  
Je suis sûre qu'il ne te retrouverait pas.

François :  
Il a une boussole à la place du coeur. Son oeil est comme un sextant. Il a sa jeunesse pour lui, une jeunesse avide. Tu sais bien, quand je l'ai ramassé au sortir de son " initiation ". N'ai ramassé qu'un mannequin violenté, une pyramide de nerfs à vif. À combien sur lui ils s'y sont mis, j'ai jamais su, j'ai pas compté, la multitude abjecte des képis – mais depuis il s'est reconstitué, à l'état sauvage et solitaire.

Liliane :  
Avec un bras en moins quand même alors...

François :  
Mais je lui manque, c'est ce qu'il me hurle en rêve ! Il a la clé du cagibi où je remise des cauchemars inconnus de moi. Il entre et, tel une souris, il se repaît des croûtes purulentes de mes rêves...

Liliane :  
Tu oublieras !

François :  
Mais il faut que quelqu'un vienne, et pour que j'aie seulement un corps qui marche à travers elle ou lui, des yeux qui voient à travers elle ou lui ! Et qu'il prenne sur lui ma peau et ma condition d'homme encore vivant !

Liliane :  
Et moi je ne peux pas te servir ? Je te trouve encore plus beau qu'avant.

Ensemble nous avons fait Diane-Hortense. Sa leucémie est presque guérie et sa perruque-postiche est une vraie réussite. Si quelqu'un vient ici pour envenimer ta vision avec des mots, je crois bien que je le tuerai.

François :

Je suis sûr que tu le tueras, mon amour.

Liliane :

Alors je suis heureuse mon amour.

François :

Moi aussi, mon amour.

Liliane :

Mon amour ?

François :

Oui ?

Liliane :

Je voudrais que tu aimes mon amie Adélaïde, elle est si seule.

François :

Elle s'y connaît en plomberie, en coiffure, bref c'est une perle... Je l'aime déjà.

Liliane :

Physiquement aussi, tu pourrais ?

François :

Je traverserai en elle avec mon bâton de maréchal intact, comme dans un champ de betteraves.

Liliane :

Merci, mon cher petit mari, tu es vraiment adorable.

François :

Je suis un monstre, non ? On m'a dit, je me rappelle maintenant qu'on m'a dit que... Qu'on m'a dit que quoi au fait ?

*Elle rentre avec lui dans la maison.*

Liliane :

Ce sera une très belle crémaillère, j'en espère beaucoup.

*Entre Francis, le facteur. Il a l'air passablement ahuri, le bas du pantalon trempé, la sacoche ouverte, des brins de paille dans les cheveux, la casquette à l'envers. En entrant, il manque glisser sur une flaque d'eau, mais il se rattrape.*

Francis :  
Il y a quelqu'un ?

*Un temps. Liliane sort de la maison. Ils se regardent longtemps, comme s'ils se connaissent – mais il se connaissent.*

Liliane Schmied je présume ?

Liliane :  
C'est bien ça.

Francis :  
Moi c'est Francis.

Liliane :  
C'est bien ça.

Francis :  
Il y a une lettre pour vous. La lettre est déjà ouverte mais ce n'est pas ma faute, je suis tombé. J'ai voulu éviter une vache qui traînait et j'ai ratiboisé un hérisson. Mon pneu avant a crevé sur le hérisson et moi j'ai fini contre la vache.

Liliane :  
Un mariage de circonstance.

Francis :  
Ma sacoche s'est ouverte dans le choc.

Liliane :  
Ah ah...

Francis :  
Oui, je suis facteur stagiaire.

*Un temps.*

Liliane :

Je ne pensais pas que les PTT sauraient déjà où nous habitons.

Francis :

Le tout venant migratoire s'installe ici et nous savons qui est le tout venant, c'est à dire qui vient ici mais pas toujours d'où il vient. Souvent le tout venant va et vient, et après, va savoir... Vous venez d'où, vous ?

Liliane :

Je pense que vous l'avez lue, ma lettre, Monsieur Francis.

Francis :

Madame, c'est une accusation très grave !

Liliane :

Le propriétaire qui m'a écrit une première fois, pour me dire qu'il me louerait cette maison à prix modique, tout ça pour me faire revenir ici, à sa botte de caoutchouc : « Reviens Liliane, je te louerai volontiers ta propre maison à un prix raisonnable, d'ailleurs je n'en fais rien, signé Emmanuel Sandre. », il s'est mis en tête de nous refuser le bail, et c'est sa deuxième lettre, celle de son refus, que vous nous apportez à présent ! Je n'en veux pas ! Je veux plus recevoir de lettres, veuillez prendre note.

Francis :

Si vous ne voulez plus recevoir de courrier, il y a un imprimé à remplir !

Liliane :

Laissez-le moi, je vous le renverrai par lettre.

Francis :

Même pas.

Lâchez-la dans l'air comme un pigeon sensuel, le courrier me suit à la trace : dès qu'une lettre voit le cul d'une autre qui dépasse de ma sacoche, elle fonce dans le tas et elle flanque la java d'amour à tout le paquet. Moi aussi ça me secoue vous savez : quand les lettres font leurs caprices, leurs orgies, leurs cymbales. Alors de temps en temps, je fais exprès de coucher mon vélo sur le bas côté, et je me fais une petite saignée à blanc, pour respirer, j'en lâche quelques-unes sur la rivière... Pas besoin de les replier en cocottes ou en petits bateaux, elles flottent si joliment, si tu savais... C'est beau, un convoi de lettres sur la rivière, plus beau que des bois qui flottent.

Liliane :

Tu n'as pas honte...

Francis :

Sinon ce fourre-tout de souffrance et d'affaires m'étouffe...

Liliane :

Tu as l'air si jeune.

Francis :

J'ai vingt-cinq ans.

Liliane :

Je t'ai vraiment bien connu autrefois, n'est-ce pas ? Quand j'habitais dans ce pays et que j'étais pour ainsi dire jeune ?

Francis :

Oui, oui, j'avais quinze ans, tu m'as dépuclé contre un arbre du voisinage. Tu as beaucoup vieilli.

Liliane :

Tu es le facteur le plus con du département et je ne t'ai jamais vu !

*Elle rentre dans la maison en claquant la porte.*

Francis :

Ils sont à toi les deux enfants qui jouent sur la route en criant : " Chien y es-tu ? Chien par-ci, chien par là " ? Faudrait les récupérer, sinon je te cafte aux gendarmes pour abandon de progéniture.

*Elle ressort. Un temps.*

Liliane :

Lis-moi la lettre, Francis, s'il te plaît.

Francis :

Je l'ai brûlée, Liliane.

*Un temps.*

Mais je la sais par coeur :

« Madame,

J'estime finalement que les conditions ne sont pas réunies pour que vous occupiez cette maison, et votre bail ne vous sera pas accordé.

Emmanuel Sandre. »

Le salaud...

J'ai noyé toutes ses factures dans le courant.

Liliane :

C'est vrai ? ! Alors je t'ai menti, tu es toujours très beau.

Francis :

Toi aussi. Belle.

Liliane :

Si tu tombais l'uniforme et si tu venais dîner ici ?

Francis :

Bon, je vais remettre la main sur ma tenue de basketteur. Je suis craquant là-dedans.

Liliane :

Reviens après-demain, nous recevons.

Francis (*riant*) :

Recevoir, ici ?!

Liliane :

Il y aura la fête.

Francis (*riant toujours*) :

La fête ! Ici !

*Il sort en pédalant, croisant les enfants un peu intrigués. Entrée donc d'Archibald et de Diane-Hortense. Archibald porte un canoë gonflable sur sa tête et Diane-Hortense traîne derrière elle une pagaie trop grande.*

Diane-Hortense :

C'est qui le monsieur ?

Liliane :

Tu vois bien, c'est le facteur.

Et vous, qui êtes-vous ?

Diane-Hortense :

Arrête s'il te plaît, pas aujourd'hui, on n'est vraiment pas bien. Il fait froid, tu parles d'un printemps. Archibald ne s'est pas baigné – moi seule ! Alors il est allé explorer le barrage en amont.

Archibald :

Très belle réalisation. Quelques points de fragilité cependant, que j'ai notés dans mon carnet... Sous les contreforts, jarrets de Goliath, le béton est rongé d'un virus invisible.

Liliane :

Si tu veux, je connais le propriétaire. Il pourrait te faire un dessin, t'expliquer les mélanges et les proportions si tu lui demandes poliment...

*Un temps.*

Moi aussi, je voudrais bien vous instruire, emplir vos têtes de plus de souvenirs encore qu'elles n'en contiennent, vous morfondre le coeur jusqu'à ce que vous ayez le même âge intérieur que moi, le même taux de mémoire infernale dans le sang.

Diane-Hortense (*elle pleure*) :

Qu'est-ce qu'on t'a fait ? À part qu'on existe, mais ça remonte à loin, non ?

Liliane :

Il y a quelque chose ici, dans les bois et dans la terre, qui me rend haineuse et qui me fait vivre !

Archibald :

Tu dois reconnaître que nous sommes aussi des êtres de douleur.

Diane-Hortense :

Et puis on croyait que tu serais contente de rentrer chez toi.

Liliane :

Mon père s'est caché ici et c'est tout ce qui imprime un cachet sur ce territoire. Cette maison, chez moi... Ce salaud de propriétaire a remis mes meubles Dieu sait où – à l'exception de la commode Louis XV ...

Diane-Hortense :

Des meubles mais...

Archibald (*interrompant Diane-Hortense*) :

Qui est le propriétaire ?

*Un temps.*

Liliane :

Archibald, j'ai quelque chose à te dire. Ce sera un choc.

Archibald :

Je suis prêt.

*Un temps.*

Diane-Hortense :

Accouche.

Liliane :

Justement, de mon ventre tu es sorti, Archibald. Mais en réalité tu n'es pas le fils de François Langle, tu es le fils d'Emmanuel Sandre, le propriétaire des murs, que j'ai failli l'épouser mais je ne l'ai pas fait. Le barrage, c'est lui qui le possède et d'ailleurs il possède tout ici. C'est un ex grand parfumeur, il se protège l'odorat en montagne. Lui ne sait pas encore qui tu es. Regarde-le de loin. Dis-moi si tu le trouves présentable. Et alors je te présenterai. Dis-moi si tu le trouves fréquentable. Et alors vous pourrez vous fréquenter.

*Liliane rentre dans la maison.*

Diane-Hortense :

Merde... Nous voilà à moitié séparés Archibald. Tu m'aimeras quand même ? Archibald, réponds-moi !

*On entend des aboiements au loin, poussés par un humain.*

Chien, Chien, viens ici !

Viens-là, espèce de cabot, cabossé, cabotin !

Archibald :

Je vais le chercher.

Diane-Hortense :

Attends !

*Il sort. Entre bientôt Ludovic, il porte deux appareils photo en bandoulière. Ludovic et Diane-Hortense se regardent longuement.*



Ludovic :  
Qui es-tu ?

Diane-Hortense :  
Je ne sais pas mais je sais que tu es faible. Ton coeur est une dent branlante, un rocher qui rêve à l'abîme. Moi, à part mes cheveux rouges, je suis solide, et je veux te vaincre.

Ludovic :  
Pourquoi ?

Diane-Hortense :  
Parce que ce sera facile... Mais aussi parce que tu es vraiment très beau, j'en chavire.

Ludovic :  
Tente ta chance, avortonne .

Diane-Hortense (*elle sort un petit couteau*) :  
Je peux avoir une mèche de tes cheveux ? Pour exprimer contre ma bouche comme le suc d'une fleur. Et après je t'appellerai Schnoufie, c'était le nom de mon premier ours en peluche...

Ludovic (*il sort son couteau cran d'arrêt, se coupe une mèche et la jette par terre devant Diane*) :  
Ne te fie pas à la nudité adolescente de mon visage. En dessous, l'âme est couturée, toutes les ignobles sutures de l'âge.

Diane-Hortense (*elle ramasse la mèche*) :  
Les amoureux ont une guerre d'avance sur les hommes. Tu me donnes rendez-vous dans la seconde qui vient ? Pour le pas qui suivra ?

*Elle avance d'un pas. Il avance aussi d'un pas.*

Ton nom ?

Ludovic :  
Ludovic.

Diane-Hortense :  
Moi ? Diane-Hortense. Ton métier ?

Ludovic (*Il montre son appareil-photo*) :  
Je suis paparazzo.

Diane-Hortense :  
C'est quoi ?

Ludovic :  
Je fais des photos de gens qui ne veulent pas être photographiés.

Diane-Hortense :  
Et s'ils ne veulent pas.

Ludovic :  
Je les fais quand même.

Diane-Hortense :  
Et s'ils ne veulent vraiment vraiment pas ?

Ludovic :  
Je les fais quand même.

Diane-Hortense :  
Et s'ils ne veulent vraiment vraiment pas absolument pas du tout ?

Ludovic :  
C'est kif-kif, bourricotte.

Diane-Hortense :  
Et après ?

Ludovic :  
Je me fais corrompre, soudoyer, battre, tuer peut-être. Ou alors je m'échappe, avec les négatifs bourrés dans ma manche ou roulés au fond de ma chaussure. Et alors je gagne de l'argent, beaucoup d'argent. Sinon je tiens en kiosque en ville, les semaines de dèche.

Diane-Hortense (*riant*) :  
Comment ça t'est venu, cette manie ?

Ludovic :  
Ma mère était une actrice célèbre. Je l'ai photographiée sur son lit de mort, j'ai pas pu m'empêcher. Parce que je voyais sa tête seulement dans les magazines, elle ne venait jamais me voir à ma putain de pension. J'ai

montré les clichés aux copains dans la cour. Puis je les ai vendus très cher. Après, j'ai pas pu m'arrêter. Fallait que je continue, pour lui être fidèle. Fidèle à ma propre trahison.

Diane-Hortense :  
Tu me plais, tu me plais. Tu m'embrasses ?

Ludovic :  
Et si j'ai pas envie ?

Diane-Hortense :  
C'est kif-kif bourricotin.

*Elle sort un revolver, le met en joue. Il lâche son couteau, lève les bras.*

Ludovic :  
C'est un jouet, n'est-ce pas ?

Diane-Hortense :  
Non, il crache de la lave et des pruneaux, propriété de François Langle, mon papa papa papa (*en écho*). Qu'est-ce que tu fais ici ?

Ludovic :  
C'est la plus foldingue de toutes mes clientes qui m'a renseigné. Chaque semaine elle m'achète trois tonnes de magazines en couleurs. Elle prétend que c'est lui, le boucher de l'équateur. Si j'arrive à le croquer en catimini, tu m'aideras si je t'aime ?

Diane-Hortense :  
En attendant, tu veux bien faire quelque chose pour nous deux ?

Ludovic :  
J'ai le choix ?

Diane-Hortense :  
Non. Il y a cette niche transparente, là, derrière toi. Notre bien-aimé Chien n'y est pas en ce moment. Avant c'était un chien policier, il a été recyclé en caniche d'agrément. Tu verras, elle est pas très réussie sa reconversion... Mais tu comprends, on ne peut pas avoir d'enfants, Archibald et moi, la chimiothérapie m'a rendue stérile et puis quand même, on est frère et soeur tous les deux... Alors Liliane nous a offert ce chien d'occasion, mon succédané de grossesse. On le met dans la niche transparente. On le regarde et on se met à pleurer, comme si c'était notre rejeton sublime.

Ludovic :

Je préférerais demeurer à l'air libre si tu n'y vois pas d'inconvénient.

*Diane met la main dans sa culotte et commence à se caresser.*

Diane-Hortense :

Après je viendrai te rejoindre... On fera des choses aux yeux du monde ou loin des yeux, loin du monde...

Ludovic :

J'ai peur.

Diane-Hortense :

Quand tu seras dans la niche, tu n'auras plus peur...

*Elle ouvre la niche à l'aide d'une clé, puis relève le chien du revolver. Ludovic entre dans la niche. Elle ferme la porte, regarde un moment Ludovic enfermé, puis sort, toute guillerette. Ludovic essaie d'ouvrir vainement. Bientôt il s'arrête. Entre Chien. Oreilles de fourrure, station debout, mine circonspecte. Ludovic essaye de capter son attention par des aboiements, jappements, remuements fébriles de l'arrière-train et de la langue, puis il dit :*

Ludovic :

Allez mon chien chien, ouvre, ouvre la porte avec ta papatte...

*Chien se dirige vers la niche, sort sa clé.*

Chien (*face public*) :

Comment ont-ils pu louer ma niche à ce primate fonctionnel ?

## DEUXIÈME JOURNÉE

*Le lendemain, au bord du lac de retenue.  
Tombes ou ombres de tombes ça et là, de l'ancien cimetière.  
Tout le mobilier de la maison est éparpillé sur scène : armoire guéridon,  
coiffeuse, secrétaire, chaises, ad lib...*

Archibald :  
Derrière moi, une tombe ouverte et vide. Si c'était la tombe de grand papa profanée ? Ils ont fait ça, il a fait ça, la nuit ou à l'aube, avec une pelle et une pioche.

*Diane sort de l'eau, se sèche. Elle est nue, vêtue de sa seule perruque rousse.*

Archibald :  
Elle est meilleure qu'hier ?

Diane-Hortense (*s'habillant*) :  
Oui et je me sens bien... J'ai envie d'être belle, inutilement belle pour quiconque.

*Diane-Hortense s'installe devant la coiffeuse et commence à se maquiller avec de vieux tubes de rouge extraits des tiroirs.*

Archibald :  
Une coiffeuse au bord d'un lac.

Diane-Hortense :  
Pourquoi est-ce que tu n'as pas voulu qu'on lui dise, à Liliane, que tous ses meubles étaient ici ? Qu'est-ce que tu as en tête ?

Archibald :  
Je ne sais pas. Où est-ce que tu l'a mis, le paparazzo ?

Diane-Hortense :  
Je l'ai enfermé dans la niche de Chien.

Archibald :  
C'est une bonne idée.

Diane–Hortense :  
Notre côté Louis XI...  
Comment crois-tu qu'il me trouvera finalement ?

Archibald :  
Tôt ou tard il faudra que tu enlèves ta perruque.

*Diane–Hortense pleure de dépit.*

Archibald :  
Allons, tu es guérie de ta leucémie, Diane–Hortense, ma soeur, ma demie. Ta dernière chimiothérapie a été un flamboyant succès, une grande victoire à la Pyrrhus sur ton propre corps. Il y a quelque chose en toi de terriblement ambitieux, d'inexorablement vivant. Moi je me sens condamné à la mort ou à quelque chose d'approchant et par quelque chose qui se situe à l'intérieur de moi.

Diane–Hortense :  
Ce qui vient du dedans n'est pas souffrance Archibald. Ce qui est à l'intérieur de nous-mêmes, c'est la joie, la joie ! une joie pure et à peine insolente.

*Il ouvre le tiroir et sort un paquet de lettres jaunies. Il en tire une et commence à lire.*

Archibald (*à part*) :  
Mon Dieu, les lettres de grand papa...

*Il les cache dans sa chemise, les cache à Diane.*

Diane–Hortense :  
Ton nouveau père te préoccupe trop, c'est normal. C'est une sorte de bonhomme felleux, il paraît que c'est un tyran abominable.

Archibald :  
Tu l'a vu ?

Diane–Hortense :  
Je l'ai vu dans le ciel, semblable à un pygargue lourd et déplumé. Il faisait de l'ULM et je sais qu'il nous regardait. Avec des jumelles, articulées devant ses yeux. Et ses bottes pendouillaient de lui-même comme des cuisses de grenouille.

Archibald:  
Je l'ai vu aussi.

Diane-Hortense :  
Tu ne m'as pas dit.

Archibald :  
Tu ne m'as pas dit non plus.

*Un temps.*

J'aimerais l'observer de plus haut. Depuis un affût voyageur...

Diane-Hortense :  
J'ai une idée.

Archibald :  
Quoi ?

*Diane-Hortense maquille Archibald en fille, lui passe une robe qu'elle tire de l'armoire, lui met une perruque à elle. Archibald reste de dos. Aboiements de chien. Emmanuel passe au loin en ULM, tel un mauvais ange et sans être vu des deux enfants.*

Archibald :  
De quoi j'ai l'air maintenant ?

Diane-Hortense :  
Tu ressembles à moi... Alors va faire un tour dans la forêt, va rendre jalouses les nymphes.

*Archibald sort, maquillé et déguisé en petite fille, vers la forêt, de dos, sans qu'on voie le résultat final.*

Diane-Hortense :  
Au revoir, Alexis.

*Chien entre.*

Chien, qu'est-ce que tu fabriquais depuis hier ? Archibald et moi, nous étions morts d'inquiétude.



Chien :

Je menais un dialogue diplomatique avec les silures du lac... Alors une ondine sort de l'onde et me mord le museau jusqu'au sang. Je me retourne en hurlant de douleur... Un brochet en profite pour me bouffer la queue. C'est vraiment un pays de sauvages ici... Je n'ai plus de défenses depuis la retraite, les certificats de violence se périment.

Diane-Hortense :

Tu vas pas bien, Chien, tu as des hallucinations animales.

Chien :

Je croyais que j'avais seulement la maladie de la mouche. Mais sur ma truffe il y a un éléphant de douleur qui pèse. Je louche pour le voir en entier, mais je n'y arrive pas.

*Il pleurniche.*

Diane-Hortense :

Tu as encore fait des cauchemars ?

Chien :

Oui.

Diane-Hortense :

Tu as encore rêvé d'elle ?

Chien :

Oui.

Diane-Hortense :

C'est quand même fou. Toute une carrière de chien dans la police et tu n'as jamais trouvé le temps de te marier ? Et maintenant tu es limier émérite, vieux et célibataire.

Chien :

Arrête de me torturer !

Diane-Hortense :

Pardon.

Chien :

J'ai été chargé d'une mission par notre maîtresse à tous. Liliane m'a dit : cherche autour, creuse dans le sol. Peut-être qu'ils l'ont enterré n'importe

où et qu'ils ont perdu le plan de sa tombe sauvage. Mais moi je ne sens plus rien au-delà de cinquante centimètres de terre endeuillée, c'est l'émoussement des capacités olfactives depuis la retraite.

*Il bute sur la tombe vide. Il se met à renifler l'orifice.*

Diane-Hortense :  
Ça sent ?

Chien :  
La cendre est comme l'argent, elle n'a pas d'odeur.

*Entre Ludovic.*

Diane-Hortense (*bouleversée*) :  
Mais tu n'es pas resté dans la niche, pourquoi ? Je t'avais dit... Chien, c'est toi qui...

Chien :  
C'est ma niche ! Non seulement je n'ai pas d'intimité là-dedans mais en plus tu considères ma niche comme un réfrigérateur pour tes amants potentiels !

Diane-Hortense :  
Je suis vierge.

Chien :  
Moi aussi !

Ludovic (*À Diane-Hortense*) :  
Et moi je ne suis pas une bête, tu entends ? Je suis un homme. Et je vais où je veux.

*Diane-Hortense s'effondre en pleurs.*

Diane-Hortense :  
Il ne m'aime pas, il ne m'aime pas... Il est sorti de la niche, il ne m'aime pas !

Chien :  
Pourquoi vous êtes méchant comme ça, Monsieur ? Une vraie teigne, on n'a pas idée.

Ludovic :

Mais enfin elle m'a enfermé, c'est elle qui m'a enfermé ! Tu as bien vu puisque c'est toi qui m'as libéré. J'aurais pu mourir asphyxié là-dedans.

Chien :

Elle a mal, pire qu'après sa première chimio. Demande-lui pardon !

Ludovic :

J'ai déjà vu la douleur, ce n'était pas comme cela.

Diane-Hortense :

Raconte-moi la douleur, donne-moi la recette d'une sauce pour épaissir les larmes.

Ludovic :

Un coureur de formule 1 que j'ai croqué après sa carbonisation. Tu imagines l'hôpital en bataille, en état de surveillance maximale. Et moi, déguisé, en blouse d'infirmier. À certains endroits de son corps, sa peau a tellement brûlé qu'ils n'ont pas pu lui enlever la combinaison... Je prends quatre clichés, sous plusieurs angles. Il se réveille, se met à hurler sous le flash. Après j'ai su. Ils avaient oublié de le mettre sous morphine. Dégueulasse, non ?

Chien :

Tu n'es qu'un clown. Tu me fais rire. Tu ne sais rien.

Ludovic :

Toi qu'est-ce que tu sais ?

Chien :

Je sais tout ce que j'ai fait de mal. Je sais pourquoi je vais mourir.

Diane-Hortense :

Ils ne t'ont pas rattrapé ?

Ludovic :

Il y avait un chien qui guettait au débouché du blanc labyrinthe.

Chien :

Incompétent.

Ludovic :

Il avait la même tête que toi, avant, pas après.

Diane-Hortense :  
Et qu'est-ce que tu lui as fait ?

Ludovic :  
J'avais une matraque dans ma poche. Je l'ai sortie et je lui ai éclaté la boîte crânienne.

*Ludovic a joint le geste à la parole et brandit une matraque métallique. Chien s'évanouit, terrifié par ce qu'il vient d'entendre.*

Diane-Hortense :  
Pauvre chien, il s'est évanoui, sa fourrure aura pâli au réveil...Si je te dis ce que tu veux savoir, tu m'aimeras ?

Ludovic :  
À voir.

Diane-Hortense :  
Moi je sais pourquoi on l'appelait le boucher de l'équateur. Pourtant si tu prononces ces mots devant lui, il te rira au nez. Parce qu'il ne se souvient pas. Perdu la mémoire, envolée aussi la petite faculté larmoyante, pulvérisée la petite noisette diseuse d'histoires, pfuit !

Ludovic :  
J'écoute : je suis déjà tout amour.

Diane-Hortense :  
Il était à la fin de son engagement de trois fois cinq ans, il soignait les malades dans un camp de réfugiés. Il s'est aperçu que les derniers arrivages de médicaments étaient périmés, tout un stock qu'une firme foireuse lui avait fourgué en catimini. Trois boîtes étaient parties déjà, par la faute de Patrick qui n'avait pas bien vérifié les dates de péremption. Le jeune soldat qu'il avait formé pour être son infirmier. Il y aurait des dizaines d'enfant morts, le lendemain, d'intoxication médicamenteuse. Quelques jours après, ils ont commencé à mourir, il est devenu fou. Un matin, il a pris une machette. Patrick a voulu l'arrêter, il a levé le bras pour l'arrêter. Mais il ne l'a pas arrêté. Des dizaines de morts et de blessés et de mutilés dont le bras de François accoucha, mon père. Ils ont dit qu'il était article 64, proscriptible mais inculpable.

Ludovic :  
Je sais tout cela mais qu'est-il arrivé à ses yeux ?

*Chien émerge de son évanouissement.*

Chien (*à part*) :

Je sens renaître en moi les instincts ancestraux. C'est décidé, je reprends du service sauvage.

*Il mord Ludovic à la cheville. Ludovic hurle.*

Ludovic :

Il m'a mordu, la sale bête !

Chien :

C'est une morsure brevetée. Tu boiteras à partir de dorénavant.

*Ludovic s'enfuit en boitant et en hurlant.*

Diane-Hortense :

Reviens, mon amour... Et toi, je vais te mettre ta muselière, tu vas voir ! Tu es à la retraite, tu n'as pas le droit de mordre !

*Chien sort en aboyant, Diane-Hortense court à sa poursuite.*

*Entrent Adélaïde et Emmanuel, chauve et triste, tenue de pêcheur à la ligne, cuissardes en caoutchouc, tout vert de gris. Emmanuel met une pipe à la bouche et l'allume.*

Adélaïde :

Alors c'est là que tu as foutu tous les meubles de Liliane ? Ils vont s'abîmer...Tu veux pas les lui rapporter, Emmanuel ?

Emmanuel :

L'été est là, Adélaïde. Je sens son odeur de sucre brûlé, ses ruses pour amollir nos muscles et nos membres, et tout rendre blet.

Adélaïde :

Y a plus de saison, pauvre Emmanuel.

Emmanuel :

L'été entre en concurrence avec mon odorat.

*Il tend une fole à Adélaïde.*

Et ça, qu'est-ce que tu en penses ?

*Elle sent, la lui rend.*

Adélaïde :  
Fade. Terne. Triste.

*Il remet la fiole dans sa poche.*

Emmanuel :  
C'est bien ce que je pensais. Il faudrait que je vende ma marque, mon nom, bientôt ils ne vaudront plus rien.

*Ils s'asseyent.*

Adélaïde :  
Qu'est-ce que tu as fait cet après-midi ?

Emmanuel :  
Comme hier après-midi : de l'ULM.

Adélaïde :  
Tu es monté haut avec ?

Emmanuel :  
Oui. Aussi haut qu'hier après-midi.

Adélaïde :  
Tu les as vus, n'est-ce pas ?

Emmanuel :  
Oui.

Adélaïde :  
Et tu ne t'es pas cassé la figure, de si haut ? En la revoyant, sous la loupe de tes jumelles, un choc, non ? En voyant ses cheveux gris à elle, dont une bonne moitié qu'elle doit aux oeuvres de ta méchanceté.

Emmanuel :  
Il y a apparence que je suis intact... Pour rien – je peux plus travailler. La société d'expertise devait m'envoyer les rapports à propos de ce foutu barrage qui tourne en sable. Avec tous ces problèmes de courrier, les affaires sont bloquées. Alors je fais de l'ULM... Ah hier matin, je suis allé à la messe.

Adélaïde :  
Ah oui...

Emmanuel :  
Je me suis confessé.

Adélaïde :  
Y a matière, c'est sûr.

Emmanuel :  
Tu vas me foutre la paix...

*Il a un accès de fureur froide, la force à sentir les bottes, la moleste. Elle se dérobe, va dos au public, rajuste quelque chose au niveau de sa poitrine.*

Emmanuel :  
Qu'est-ce que tu fais ?

Adélaïde :  
Ma prothèse fout le camp, faut que je la remette...

Emmanuel :  
Excuse-moi...

*Un temps.*

Emmanuel :  
Pourquoi tu m'aimes ?

Adélaïde :  
Y a pas de raison, y en a jamais. C'est ce qu'on m'a dit, que je me suis dit aussi, avec les moyens limités de mon cervelet. Et aussi que c'était le scandale même de l'amour.

Emmanuel :  
Tu m'aimes pour mon fric...

Adélaïde :  
C'est ça, vieux con.

Emmanuel :  
J'ai modifié mon testament, tu n'es plus couchée dessus. Je t'ai rayé du domaine que définira mon cadavre.

Adélaïde (*parodique*) :

Oh je suis découverte, suis déconfite !

Emmanuel :

Je te laisserai tout. J'ai personne à qui laisser alors... Faudra bien que tu te ramasses tout mon patrimoine dans la poire. Que mes lingots te rentrent dans les côtelettes quand tu te retourneras sur notre lit vide... Allez, au travail maintenant.

Adélaïde :

Salaud, l'empêcher d'habiter sa maison, cette ruine pourrie dont tu ne fais rien...

Emmanuel :

Cette garce a des dettes illimitées envers moi. Une ardoise aussi étendue que la voie lactée. Or moi j'ai acquis légalement cette ruine pourrie.

Adélaïde :

Et qu'est-ce que tu mijotes encore dans ta tête plus pourrie que cette ruine pourrie ? Je veux savoir pour le lui dire... Dis-moi, mon chéri, on dit tout à sa petite Adélaïde, on confesse tous ses petits plans pervers...

*Elle lui envoie des petits baisers mouillés.*

Emmanuel :

Nettoie le cimetière, il est sale... Entretiens le carré sans arêtes des morts. Lèche entre les tombes comme entre les dents d'un cheval immense.

*Elle prend son balai.*

Adélaïde :

Je ne vieillirai pas, juste pour te voir décliner. Un jour, tu seras dans un fauteuil roulant et crois-moi que je serai là. De temps en temps, je te pincerai les narines et je te regarderai agiter la tête comme un poisson mais je ne t'achèverai pas.

Emmanuel :

M'étonne pas, tu es lâche.

*Adélaïde balaie. Emmanuel bourre sa pipe. Elle aperçoit la tombe vide. Elle crie.*



Adélaïde :

Les cendres de son père, alors elles étaient là ? Tu les avais mises dans une tombe tout simplement, tu n'es pas bête. Je les ai cherchées dans tous tes placards, dans tous tes coffre-forts. Et aussi entre le sommier et le matelas. Où les as-tu mises maintenant ? Réponds, Emmanuel...

*Silence d'Emmanuel.*

Je peux plus supporter le spectacle de ta vue, je prends une demi-journée de congé sans solde.

*Elle lâche le balai, sort. Il tourne un moment autour des meubles, puis les renverse, les casse, pisse sur l'un d'eux. Parallèlement, la voix d'Archibald, depuis la forêt.*

Archibald :

« Tous ceux que l'on connaît sont devenus fous. Tu ne reconnaîtrais personne... Jadis, on cantonnait les lépreux dans des léproseries. Ici tous ces malades défilent à l'air libre, se pavanent dans les rues, sur les places où d'immenses estrades sont dressées, et les drapeaux hideux claquent dans le vent...

*Emmanuel, tout occupé à sa tâche destructrice, n'écoute rien de tout ce qui précède. Il lève la tête dès les premiers mots de ce qui suit.*

Je crois, certains jours, que je suis le dernier homme sur cette terre que se partageaient anciennement les fées et les esprits et que les esprits et les fées sont en train de reconquérir... »

Emmanuel :

Qui est là ?

*Entre Archibald, déguisé en fille à la perfection par Diane-Hortense. Son maquillage est aussi splendide que celui d'une geisha et son allure est impressionnante. Il est avec Chien en laisse, redevenu quadrupède, muselé mais d'aspect féroce. Il lit une lettre de grand papa à grand maman.*

Archibald :

« Je vais venir bientôt. En France, nous serons en sûreté, personne ne nous fera de mal.

A bientôt mon amour ... »

Novembre 1938.

Emmanuel :  
Qui es-tu ?

Archibald :  
Je suis la petite fille de compagnie de Diane-Hortense.

Emmanuel :  
Pourquoi François Langle porte-t-il un bandeau ?

Archibald :  
C'est Adélaïde qui vous l'a dit ?

Emmanuel :  
Non, j'ai tout vu par les jumelles. Depuis l'ULM j'observe les monts et les vallées, rien ne m'échappe. Je sais le reste, j'ai une collection de coupures de journaux sur ton père. Mais ses yeux, peut-être que c'est du faux, du maquillage, du bidon. Si tu es l'employée de maison spirituelle, peut-être as-tu entendu des choses ?

Archibald :  
Un jour, François Langle regardait la télé. Et il a éclaté de rire au nez de la télé. Alors la télé lui a explosé au visage, pour se venger.

Emmanuel :  
Arrête de te moquer de moi, tu ne me connais pas, tu ne sais pas de quoi je suis capable...

Archibald :  
Chien, attaque !

*Archibald excite Chien contre Emmanuel, Chien menace ce dernier en grondant. Emmanuel est terrorisé.*

Emmanuel :  
Retiens-le !

*Chien (il frotte son museau muselé contre le visage d'Emmanuel) :*  
Lèche moi la gueule, lèche mon masque de poils, j'ai besoin d'amour.

Emmanuel (*à Archibald*) :  
L'amour ? Des gens ici prétendent que j'ai aimé Liliane à en crever...

Archibald :

Tout l'amour ne suffira pas, à passer par le chas d'aiguille de mon oeil, par le goulot d'étranglement de mon caprice.

Emmanuel :

Tu sais, quelquefois je voudrais corriger ça d'une manière globale, mon cas au milieu de l'univers, précipiter l'ULM sur les mélèzes et moi avec...

Archibald :

Adopte-moi.

Emmanuel :

Non, moi ce que je voudrais, c'est un enfant de ma propre chair et qui ne soit pas de ton sexe.

*Archibald veut caresser la joue d'Emmanuel.*

Archibald :

Je vais t'aider à mettre le feu à ton coffre-fort.

Emmanuel :

Ne me touche pas, espèce de petite pute !

*Archibald lance à nouveau Chien sur Emmanuel, Emmanuel hurle à la mort.*

Archibald :

Je sens des pouvoirs qui me poussent au bout des doigts, comme des engelures horribles et merveilleuses. Tous, vous êtes entre mes mains !

*Archibald fait un geste. La muselière de Chien tombe. Nouveau geste. Chien mord Emmanuel au bras. Emmanuel hurle.*

## TROISIÈME JOURNÉE

*Le lendemain après-midi. Liliane termine le pansement de François, le sang et le pus coulent des yeux, sous la gaze. Cette fois, on est devant la maison. Grande terrasse, un banc. Un panier de basket quelque part. On pourra voir, par deux portes-fenêtres ouvertes, les gens qui danseront pendant la fête. François est assis sur son pliant, avec Diane-Hortense à ses pieds qui a assisté à l'opération.*

Liliane :  
Je vous laisse l'atlas, soyez sages.

*François ouvre l'atlas devant ses yeux.*

François :  
J'ai un beau pare-soleil. Je vais partir d'ici, à pied ou à dos de chameau.

Diane-Hortense :  
Où pourras-tu aller ?

François (*pointant une ville sur la carte*) :  
La dernière ville où l'on m'accueillerait s'appelle...

Diane-Hortense (*mettant la main sur l'atlas*) :  
Mais celle-là aussi, je la veux...

François :  
Tu es si avide, Diane-Hortense. Mais elle n'a pas été fondée pour toi.

Diane-Hortense :  
Et celle-ci, comment est-elle ?

François :  
C'est une terre stérile et qui brûle les pieds. Il n'y a guère que des roses de sable qui y poussent – immenses calculs extraits des reins du Seigneur.

Diane-Hortense :

Je la veux aussi.

François :  
Où irais-je alors ?

Diane-Hortense :  
Je ne te quitterai pas.

François :  
Ces jeux géographiques sont si vieux, si lassants. Bientôt tu habiteras un espace aussi étroit qu'une lame de verre, tu loueras un minuscule studio dans une ville. Tu y seras heureuse et tu m'oublieras.

Diane-Hortense :  
Non !

François :  
Je ne t'appartiens pas !

Diane-Hortense :  
Tu fais partie du mobilier consigné dans notre âme, tu es la statue commune à tout notre sang.

*Entre Patrick. Diane-Hortense sort son revolver.*

Patrick :  
Bonjour, petite fille.

François :  
Laisse-nous, Diane-Hortense.

Diane-Hortense :  
Il ne me fait pas peur.

Patrick :  
Je n'ai jamais tué personne.

*Patrick sort un revolver deux fois plus gros. Diane-Hortense abaisse le sien.*

Diane-Hortense :  
Les gens qui n'ont jamais tué personne ont souvent de très gros revolvers.

Patrick :

Tu es très observatrice.  
Effectivement il n'a jamais servi, vierge du feu comme sa petite soeur.

*Il sort une grenade.*

Diane-Hortense :  
Papa, il a aussi une grenade.

François :  
Il ne peut pas dormir sans... Va prévenir Liliane que nous avons un visiteur, qu'elle prépare l'apéritif.

*Diane-Hortense rentre dans la maison. Patrick range son revolver.*

François :  
Bonjour Patrick.

Patrick :  
Bonjour François... Je ne t'ai pas fait trop attendre ?

François :  
Non, non...

Patrick :  
Excuse-moi d'être en retard pour le rapport matinal. Hier, nous avons un peu trop bu avec les autres infirmiers et je me suis égaré aux limites du camp. Là où ça sent un tout petit peu moins, où les vapeurs de la merde finissent par s'évanouir, sur des franges inouïes d'air chaud et pur. Alors j'ai perdu le chemin de la tente médicinale. J'ai marché longtemps...

François :  
Oui, environ trois mille kilomètres...

Patrick :  
Pardon... Mais mon rapport de ce matin est prêt.

François :  
Je t'écoute.

Patrick :  
649 : deux éclats dans les jambes, amputation envisagée.  
541 : dysenterie.  
445 : gastro-entérite.

302 : traumatisme psychologique.  
103 : viols, viols avec un s, malheureusement.  
50 : cas douteux.

François :  
Cas douteux ?

Patrick :  
Oui...

François (*très vite*) :  
Eau de riz dans la bouche, cyanose, yeux éjectés des orbites ?  
Il a vomi sur toi ? Le geyser a atteint ton oeil ?

Patrick :  
Non.

François :  
Alors tout va bien. Le cocktail habituel : Sels de réhydratation, eau purifiée, riz et céréales... Je constate une fois de plus que tu fais bien ton travail.

Patrick :  
Je peux m'asseoir près de toi ?

François :  
Bien sûr.

*Patrick s'assied.*

François :  
Je souffre du froid depuis que je suis rentré.

Patrick :  
Ah oui, le temps s'est rafraîchi, on dirait l'automne. Pourquoi n'es-tu pas en ville ? Il fait meilleur, en ville.

François :  
Trop d'innocents. Vautrés sur les pelouses, affalés sur les bancs. Qui se donnent la main, pour le théâtre niais que cela fait ! qui vont, grandissant dans la gueule ouverte de l'âge d'or. Je hais les jeunes gens, j'en dévorerais volontiers quelques-uns chaque jour. Sauf toi naturellement.

Patrick :



Je voudrais faire la paix. Serre ma main en gage de paix, en gage de gage.

*François obéit lentement.*

François :

Je suis heureux que nous puissions nous retrouver en bons termes. Après notre petit différend d'hier soir...

Patrick :

D'il y a trois mois tu veux dire... C'est du bois que tu serres.

François :

Je sais... Lâche-moi maintenant ! Lâche-moi !

*Patrick rapproche la grenade de la tête de François.*

Liliane, Liliane !

*Entre Liliane. Peut-être espionnait-elle ce qui se passait. Patrick tient la grenade au dessus de la tête de François.*

François :

Tu es enfin là, épouse en carton.

Liliane :

Il y a une grenade au-dessus de ta tête, François.

François :

Oui, je suis au courant ! c'est pour le décorum. Un concentré d'auréole en acier.

Liliane :

Bonjour Patrick.

Patrick :

Bonjour Liliane.

Liliane :

Tu veux bien remiser ton joujou favori dans ta poche ?

*Patrick lâche François, range la grenade.*

Liliane :

Tu as fait bon voyage ? Qu'est-ce qui nous vaut le plaisir ?

Patrick :  
Je suis venu pour son jubilé.

Liliane :  
De quoi parles-tu ?

Patrick :  
Je suis venu pour fêter le jubilé de François. Il a cinquante ans, c'est bientôt son jubilé.

Liliane :  
Le jubilé, tu ne sais pas ce que c'est. Ce n'est pas cela, le jubilé.

François :  
Moi je trouve que ce garçon a du bon sens. Mets-lui un peu de musique pour fêter son arrivée. Et qu'on commence à célébrer mon jubilé.

*Liliane met un disque, la marche de la légion étrangère.*

" Tiens, voilà du boudin  
Voilà du boudin  
Voilà du boudin  
Pour les Alsaciens les Suisses et les Lorrains  
Pour les Belges y en a plus...etc "

*Dès les premiers mots, Patrick se met au garde-à-vous, très raide, avec un regard presque fanatique.*

François :  
Cette fois je l'ai eu ! Il a juré là-bas, devant tout le monde, de se tenir au garde-à-vous chaque fois qu'il entendrait cela, on le tient... Dépêche-toi, va dans la maison, prends le revolver et tue-le !

*Elle rentre dans la maison, elle ressort bientôt.*

Liliane :  
François, je ne trouve plus le revolver. Quelqu'un l'a pris !

François :  
Alors prends le couteau et embrochette-moi joliment ce salopard.

*Liliane rentre, ressort.*

Liliane :  
Je ne sais pas où est le couteau, François.

François :  
Tu es une femme indigente ! Tu es un poids mort ! Tu es le poids de l'inconscience sur ma caboche et le poids de l'impuissance occasionnelle sur mes couilles ! Tue-le !

*Tout le monde s'aperçoit que le disque est rayé et l'on entend continuellement, de la marche des légionnaires : " pour les Belges y en a plus ".*

*Un temps.*

Patrick :  
C'est pas grave, on leur donnera des frites... Le disque est rayé, François.  
Alors change de disque.

François :  
Grâce.

Liliane :  
Grâce.

*Elle interrompt le disque.*

Patrick :  
À mort, mets-moi à mort... Un peu d'inflexible pitié, par pitié.

François :  
Non. La guillotine s'est coincée, le revolver s'est enrayé, la main de mon épouse est arthrosée. Donc par tous les lapsus du métal, j'annonce que la mort est rouillée dans ces foutues montagnes !

Patrick :  
Qu'est-ce que tu m'as fait ? Rappelle-le moi. Que tu as aussi fait aux autres ? Hommes, femmes, enfants ? Tu peux me le dire ?

François :  
Non, je ne me souviens pas.

Patrick :  
On t'a pas rien dit de tout cela ?

Liliane :  
Il ne se souvient pas.

François :  
Ce n'est même pas un cauchemar. Pas même le rêve d'un rêve, c'est moins que la mue de l'ombre !

Patrick :  
Tu mens !

François :  
Qui saura si je mens – si je meurs peut-être ?

Patrick :  
C'est toi mon père. Dis-moi que tu es mon père. Je voudrais que ce soit toi qui m'aies fait ce qu'ils m'ont fait. En plus de ce que tu m'as fait toi... Tu te serais mélangé à moi comme le sel dans l'eau.  
Parce qu'à part ma douleur, je ne suis rien. Si ç'avait été toi, j'aurais pu mettre un nom sur ma douleur.

*François pleure. Liliane lui met la main sur la bouche.*

François :  
Montre-lui sa chambre, donne lui sa serviette. Il peut s'allonger sur la commode Louis XV si ça lui convient. Ça te convient ?

Patrick :  
J'ai oublié quelque chose dans mon rapport.

François :  
Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien.

Patrick :  
J'ai oublié de signaler un arrivage de denrées indispensables à notre survie.

François :  
Je t'écoute.

*Il s'approche de François et lui débite sauvagement la liste qui suit, en prenant le temps de le voir souffrir entre chaque mot :*

Saint-nectaire, camembert, brie, gorgonzola, gruyère, comté, Pont-  
l'évêque, livarot, roquefort, roquefort, roquefort, roquefort !

*François se tord par terre de douleur, il hurle. Liliane tente de l'arrêter.*

Patrick (*pleurant*) :

Les jours fastes, sans nombre de morts excessif, il disait qu'il voulait du superflu pour les vivants ! Pas seulement des médicaments, des infirmières, des machines médicales, mais des parfums, des chocolats, des petites culottes à dentelles... Du superflu surtout, c'est quand les gens crèvent qu'ils ont besoin de superflu. Du rouge à lèvres pour les filles...

*François se calme lentement.*

Liliane :

Ses yeux vont se mettre à saigner.

Patrick :

Je ne ferai pas à plusieurs ce qu'il a fait à moi et d'autres. Mais je ferai un jour à un seul ce qu'ils m'ont fait à moi seul.

Liliane :

C'est logique.

*Entrée d'Adélaïde, guillerette et chantante, sa boîte à outils à la main.*

Adélaïde :

Il y avait un jour une fée  
Qui était lourde et essoufflée  
Elle rencontra un boucher  
Qui lui trancha le cou vit'fait

C'est moi...

François :

On t'avait reconnue, mon chou...

Adélaïde :

Je suis de retour avec un épluche-légumes pour préparer la petite fête de tout à l'heure... Et puis mon attirail pour réparer les canalisations... Et mon nécessaire de coiffure, et tout et tout.

*Avisant Patrick :*

Vous avez de la visite ?

François :

J'ai rendez-vous avec vous, mademoiselle Adélaïde. Lui, c'est un pirate, il s'est rajouté sans prévenir sur mon agenda. Passons dans mon bureau, nous expédierons les affaires courantes...

Adélaïde :

Est-ce qu'on va faire ce qu'on appelle amour ?

François :

Il y a des chances.

Adélaïde :

Ca tombe bien, je ne l'ai jamais fait.

*François se tourne vers Liliane.*

Liliane :

J'ai oublié de te le dire.

François :

J'assumerai la situation.

Adélaïde :

Est-ce que je pourrai me mettre nue ?

François :

Oui, c'est plus pratique. Meilleur aussi, encore que... Bon enfin... Mais de toute façon tu attends d'être à l'intérieur s'il te plaît.

*Il se lève, étend les mains devant lui et la trouve vite. Il la soulève dans ses bras.*

Au fait, qu'est-ce que c'était ta surprise ?

Adélaïde :

Oh une bêtise... J'ai dit à mon kiosquier favori dans la vallée que vous étiez ici, j'ai peur qu'il le répète ou qu'il débarque.

François :

Plus on est d'êtres humains...

Patrick :  
Et plus on est de bêtes.

*Il la soulève dans ses bras et rentre avec elle dans la maison.*

Liliane :  
Bon, il faut que je te confectionne un lit quelque part. Tu as droit à un tiroir de commode Louis XV posé par terre. Pour mettre tes slips dégueulasses ou les lettres de ta mère.

*Un temps.*

Pourquoi est-ce que je ne peux pas te tuer ?

*On entend de petits cris de jouissance en provenance de la maison.*

C'est un bon amant tu sais...

Patrick :  
Oui, je sais.

*Un temps.*

On me l'a dit, des femmes du camp... Des femmes-fleurs, des femmes-pétales qui bleuissaient et pâlissaient, tombaient joliment au bout de ses doigts. Avide de chair jeune il était...

Liliane :  
Comme nous tous. La terre appartient à la galaxie des ogres.

*Patrick rentre dans la maison. Entre Emmanuel, un bandage au bras.*

Liliane :  
C'est toi... Dix ans déjà. Qu'est-ce que tu as ?

Emmanuel :  
Rien, une égratignure.

Liliane :  
J'ai reçu ta dernière lettre, vieux salaud.

Emmanuel :  
Ca m'étonnerait... Je l'ai envoyée par la poste.

*Liliane rit sous cape.*

Depuis quelque temps, le courrier ne passe plus. J'ai plusieurs affaires qui sont tombées à l'eau à cause de ça.

*Liliane pouffe de plus belle.*

Emmanuel :

Il n'y a vraiment pas de quoi rire. Mes correspondants n'ont pas reçu les lettres que je leur ai adressées, il y avait des documents importants et moi je ne reçois plus rien d'eux. Et tout le complexe hydro-électrique qui donne des signes de fatigue. Il y a une enquête en cours, ça va saigner pour lui si on met un nom sur le saboteur en casquette.

Liliane :

Tu m'avais écrit que tu me louerai ma propre maison.

Emmanuel :

Va au diable ou je te fais expulser.

Liliane :

Aujourd'hui est l'année du jubilé.

Emmanuel :

Comment ?

Liliane :

Tous les cinquante ans, Dieu brise sa propre coque d'inconscience et renoue ensemble les quatre coins du mouchoir troué de la terre.

Emmanuel :

Mais ça fait seulement dix ans ! Que tu m'as abandonné.

Liliane :

Les préparatifs de la cérémonie m'avaient rendue nerveuse... Et puis mon père allait pas bien...

Emmanuel :

L'est mort le jour de la noce, l'imbécile !

Liliane :

C'était maladroit de sa part, je reconnais. J'aurais dû rattraper cette bévue



paternelle, évidemment je n'ai fait que l'aggraver en prenant la fuite avant la nuit de noces. Me suis envolée avec une montgolfière taillée dans ma robe blanche. J'ai lâché la traîne dans ta bouche, comme un lest de la nacelle, comme un pense-bête pour ta connerie. J'ai bouché tes yeux qui pleuraient et tes oreilles qui sifflaient avec les corps des deux demoiselles d'honneur, pauvre Emmanuel.

Emmanuel :  
Tu me dois.

Liliane (*elle ouvre son chemisier sur ses seins nus*) :  
Approche-toi de moi... En revenant ici, je peux revenir vers toi.  
Et je peux t'aimer, toi avec lui et lui avec toi.

*Adélaïde a un ou plusieurs orgasmes.*

Emmanuel :  
Et lui, qu'est-ce qu'il en pense ?

Liliane :  
Aujourd'hui est l'année du jubilé. La terre est rendue aux femmes, ses créancières d'origine. Et la femme est rendue à tous les hommes.

*Emmanuel s'approche timidement.*

Mais dis-moi quelque chose avant... Tu dois savoir – Chien n'arrive pas à la localiser, où est la tombe de mon père ?

*Emmanuel rit. Il tourne les talons.*

Liliane :  
Dis-moi où est sa tombe !

*Elle le poursuit. Ils font le tour de la maison. Au moment où ils réapparaissent, la fenêtre s'ouvre, on voit Adélaïde qui coupe les cheveux de François.*

Adélaïde :  
C'était vraiment très bien et très instructif. Maintenant Emmanuel, tu vas pouvoir m'épouser. François m'a montré comment faire, où mettre les mains et la bouche.

Emmanuel :

Espèce de vieille pute...

Liliane (*à Emmanuel*) :  
Tu n'es pas un être humain.

Emmanuel :  
Je me battraï contre toi. Contre vous tous !

François :  
On ne peut lutter que contre le mal qu'on est capable d'affronter. Et il y a une sorte de mal dont la lice s'ouvre pour les jambes et les poings de Dieu seul.

Liliane :  
J'entends les musiciens qui arrivent.

*Adélaïde termine la coupe de cheveux de François, lui sèche les cheveux. Liliane dispose quelques plats sur la terrasse. Emmanuel siffle, deux maîtres d'hôtel entrent (les techniciens plateau ne portant qu'un haut de smoking par exemple) et apportent d'autres plats, notamment un immense vase de Sangria.*

Liliane :  
C'est toi qui as fait venir tout ça ?

Emmanuel :  
Ma contribution à ta réception, je te recommande la sangria.

Liliane :  
Créancier et débitrice mènent la danse assez loin l'un de l'autre. Le bal va s'ouvrir entre nous.

*On entend Francis en coulisses.*

Francis :  
C'est moi qui l'ouvre.

*Francis est en tenue de basketteur, déguisé, avec des lunettes de soleil et une petite barbichette hip-hop.*

Francis (*bas à Liliane*) :  
Comment me trouves-tu ?

Liliane :  
Tu es méconnaissable.

*Il fait quelques dribbles artistiques avec son ballon, fait quelques paniers.  
Diane-Hortense et Ludovic entrent. Liliane et Diane-Hortense dansent.*

Liliane :  
Où est Archibald ?

Diane-Hortense :  
Je ne sais pas.

Liliane :  
Je suis inquiète.

Diane-Hortense :  
Il est allé se promener dans la forêt, Chien est avec lui.

*Liliane désigne Francis.*

Liliane :  
Comment tu le trouves ?

Diane-Hortense :  
Pas mal.

Liliane :  
Qu'est-ce que tu attends ? Saute-lui dessus.

Diane-Hortense :  
C'est l'autre qui me plaît, il s'appelle Ludovic.

Liliane (*regardant Ludovic*) :  
Il ne me plaît pas à moi.

*Diane-Hortense tire la langue, s'éloigne vers Ludovic.*

Emmanuel (*regardant Francis, réfléchissant*) :  
J'ai déjà vu cette tête-là quelque part...

*Francis, craignant d'être reconnu, projette le ballon sur la tête d'Emmanuel, lequel est assommé pendant quelques secondes, et reprendra péniblement ses esprits à terre.*

Francis :  
Oh pardon...

Liliane :  
Il s'était mis sur la trajectoire du ballon, l'empoté, je suis témoin.

*Liliane rentre dans la maison.*

Diane-Hortense :  
On danse ?

Ludovic :  
Oui.

*Ils se mettent à danser. Emmanuel se réveille, groggy, dans un état second. Francis s'approche de lui.*

Francis :  
Excuse-moi, j'ai un peu mis le poing sur le i de ta tête. Alors qu'est-ce qu'il y a, mon grand ? Raconte-moi, je suis intelligent et psychologue, je m'intéresse aux problèmes des vieux cons comme toi.

*Il s'asseyent sur un banc.*

Emmanuel :  
Mon avarice commença à l'âge de quatre ans. Dans les boulangeries, que pillaient mes petits camarades, j'entrais à petits pas, la pièce d'un franc collé entre la paume et le tissu intérieur de ma poche. Tous les jours, ma mère me donnait un franc pour que je m'achète des bonbons et que je sois comme les autres enfants. Je respirais les parfums du sucre, certains délicieux, d'autres écoeurants. Je formais lentement mes narines...

Francis :  
Sans les mères, nous ne serions pas ce que nous sommes.

*François, qui a déjà beaucoup bu, chante :*

Qui s'est penché sur mon berceau  
Une ombre de femme ou un astre ?  
Dieu m'absouille ! je suis le bourreau  
Qui veut mon rôle ou prend mon masque ?

*Les autres peuvent reprendre le refrain ad lib – sauf Emmanuel.*

Emmanuel :

Pourquoi est-ce que j'aime l'argent ? L'argent, on ne peut quand même pas dire que c'est des billets. C'est, quelque part, une cassette que l'on sait pleine et qui pourtant est vide.

*François se rapproche d'eux.*

Faites-moi un peu de place sur le banc des vieillards.

*Ils obtempèrent.*

Emmanuel :

Pourquoi est-ce que tu as fait l'armée, François ?

François :

J'avais vingt ans et je savais aussi ce que j'allais faire plus tard. Médecin, surqualifié en machinerie humaine. Et puis il y avait la guerre, les guerres... Guerre du pays contre ce qu'il croyait être lui-même. J'étais devant le lieutenant-colonel qui avait en main les papiers de mon destin. Bon, on va essayer de faire quelque chose pour vous. Manifestement votre brillant dossier n'est pas adapté à la conjoncture actuelle. Alors j'ai dit au lieutenant-colonel : mon colonel, je vous suis bien reconnaissant. Vous êtes un sacré colon, mon colonel, vous êtes un colon ascendant! (*// rit*). Il m'a collé dans la légion, disant que ça me ferait perdre le sens de l'humour. Ça l'a accru.

Francis :

Pourquoi es-tu resté là-bas ?

François :

J'avais de l'affection pour mes hommes. Le summum de la connerie militaire, des âmes aussi basiques que des électrons. Ils étaient aveuglés par les lucioles asiates et ils éclataient comme des pigeons d'argile. Dix ans plus tard je les ai vus déchiquetés dans les djebels incandescentes. Mais dociles, émouvants, obtus. Prenant leurs médicaments aux heures prescrites. Ne reste pas dans un endroit où tu vois que les hommes sont de grands enfants.

Francis :

*(chuchotant à l'oreille de François sans qu'Emmanuel entende) :*

Moi tu sais François je travaille aux PTT...

François :  
Cette sangria a un drôle de goût...

Emmanuel :  
N'est-ce pas...

Francis :  
J'ai remarqué aussi... (*A François*) : Tu te fais du mal.

François :  
D'une bonne manière, peut-être... C'est drôle, un facteur qui fait de la morale. Au fait, tu es bien facteur ?

Francis (*faisant quelques dribbles*) :  
Je suis basketteur, tu ne vois pas mon ballon ? !

Emmanuel :  
Nom de Dieu... Francis ! J'ai des preuves contre toi, je vais te faire arrêter, j'aurai ta peau.

*Ils se battent, roulent par terre. Ils se courent après autour de la maison. François les suit, à l'aveuglette.*

François :  
Arrêtez, vous allez vous faire du mal.

Diane-Hortense :  
Que cherches-tu, au fond ?

Ludovic :  
Une femme qui me tiendrait la main sur mon lit de mort.

Diane-Hortense :  
Viens, j'ai une envie de faiblesse soudain.

Ludovic :  
Tu prends la pilule ?

Diane-Hortense :  
J'irai me laver dans le lac.

*Emmanuel revient bredouille et essoufflé de sa chasse à Francis. Francis et*

*Adélaïde entrent, tenant François par la main, hagard, une urne brisée dans l'autre main. Liliane ressort de la maison avec un plat qu'elle vient de préparer.*

Adélaïde (*À Emmanuel*) :

J'ai trouvé ça dans ton chalet en faisant le ménage. Veux-tu nous dire ce que tu as fait des cendres de grand papa ?

Liliane :

Des cendres ?

Adélaïde :

Je sais que c'est pas en usage chez toi mais c'est ce qu'il a demandé. Être incinéré. J'attendais pour te dire.

Liliane :

Mon Dieu.

Adélaïde :

Où as-tu mis les cendres, Emmanuel ?

*Emmanuel lève son verre de sangria, qu'il n'a pas encore bu.*

Emmanuel :

Qui n'a pas bu ?

Francis (*contemplant son verre vide*) :

Je me disais bien que cette sangria avait un petit goût aigrelet.

*Liliane pleure.*

Adélaïde :

Ma chérie...

François :

Ca n'a pas d'importance. Bois !

*Un temps. Liliane fait non de la tête.*

Bois !

*Même jeu.*

Bois, je te dis, bois !

*Elle boit. Elle rit, elle pleure.*

Francis :

Faudrait qu'il goûte de son cocktail, allez bois, toi aussi, un petit effort...

Emmanuel :

Non, non !

*Francis oblige Emmanuel à boire. Emmanuel tousse, s'étouffe, vomit. Francis lui met un gigantesque baffes, il perd connaissance.*

Adélaïde :

Raté pour la communion.

*Une fenêtre s'ouvre. Diane-Hortense et Ludovic dansent dans la maison.*

Diane-Hortense :

Maman, je suis toujours vierge. Ludovic pense à tous ses trophées en images quand il me touche, ça le déconcentre.

Liliane :

Je t'avais prévenue Diane-Hortense, tu aurais dû prendre le facteur.

Ludovic (*à François*) :

Dites-moi François Langle, pourquoi vos yeux sont-ils comme cela ?

*Silence général.*

François :

Je faisais la cuisine une après-midi, et la cuisinière m'a pété à la gueule.

Ludovic :

J'aurais cru que...

François :

La cuisinière. Pété. À la gueule. Un vieux modèle. Défectueux. Un dimanche que je lui avais filé un coup de pied parce qu'elle avait carbonisé une dinde, elle a riposté immédiatement.

Ludovic :

Vous voulez bien qu'on fasse une petite photo de famille, Monsieur le



boucher de l'équateur ?

François :  
D'accord.

Liliane :  
Enlève ton pansement maintenant François, puisque c'est la fête.

*François enlève son bandeau, ses yeux ne sont qu'un magma blanchâtre, purulent et sanguinolent, assez affreux à voir. Emmanuel qui s'était remis de l'absorption des cendres de grand papa s'évanouit en râlant, ne supportant pas ce spectacle.*

Francis :  
Ce garçon n'est pas à la hauteur.

Liliane :  
On le savait depuis longtemps...

*Il verse le vase de sangria sur la tête d'Emmanuel qui ne se réveille pas.*

Liliane :  
Heureux jubilé, mon amour.

Patrick :  
Heureux jubilé, François.

Tous :  
Heureux jubilé !

*Francis met un disque sur l'électrophone. L'hymne à la joie de Beethoven. Adélaïde se met toute nue, on voit la prothèse de son sein, de couleur bleue. Diane-Hortense enlève sa perruque rousse, elle est entièrement chauve. Patrick détache la prothèse de son bras qui tombe à terre. Tous les personnages – sauf Emmanuel évanoui – chantent en chœur l'hymne à la joie, accompagnant la musique.*

" Freude schöner Götterfunken  
Tochter aus Elysium  
Wir betreten feuertrunken  
Himmlische, dein Heiligtum  
Deine Zauber binden wieder  
Was die Mode streng geteilt;

Alle Menschen werden Brüder  
Wo dein sanfter Flügel weilt

Wem der Grosse Wurf gelungen,  
Eines Freudes Freund zu sein,  
Wer ein holdes Weib errungen,  
Mische seinen Jubel ein !  
Ja, wer auch nur eine Seele  
Sein nennt auf dem Erdenrund !  
Und wer's nie gekonnt, der stehle  
Weinend sich aus diesem Bund.

*Emmanuel se relève péniblement, Francis le portera sur son dos pour la sortie. Diane-Hortense prend la tête d'une grande farandole, tout le monde sort de scène.*

Diane-Hortense :  
Allez, on s'en va !

Adélaïde (*à Liliane*) :  
Où allons-nous ?

Liliane :  
Faire l'amour tous ensemble dans la forêt, je suppose. Et puis il faut retrouver Archibald.

Adélaïde :  
Mais à plusieurs, j'ai pas appris !

Liliane :  
On sera dans le noir, tu apprendras avec tout le monde. Tu apprendras sur le tas.

## QUATRIÈME JOURNÉE

*Devant la forêt, le lendemain matin. Tout le monde est endormi, après la partouze improvisée. François dans les bras d'Adélaïde, Liliane dans ceux de Francis, Diane-Hortense avec Ludovic, Emmanuel et Patrick seuls.*

Francis (*se réveillant lentement, prenant garde à ne pas réveiller Liliane*) :  
Bon, c'est pas tout ça, faut que j'aïlle faire ma tournée.

*Il sort.*

*Un lointain bruit d'explosion réveille Adélaïde.*

Adélaïde :  
Qu'est-ce que c'est que ça ?

*Inquiète, elle se lève, en prenant soin de ne pas réveiller François, elle sort en passant par la forêt. Apparaît Archibald.*

Archibald :  
Lève-toi François, rejoins la station humaine. Et debout sur le souvenir de toi, sors et rétablis le droit de la mort, le droit de la mort sur toi et sur elle-même.

*François se lève, avec un bandeau improvisé sur les yeux. Quasi somnambule, il se dirige vers la sortie.*

Tu vas rejoindre ton poste définitif, cette piscine que les saisons ne modifieront pas. Cette neige, c'est le lait de la mort dont tu rêves.

*François feule légèrement dans son sommeil au mot " lait ", puis disparaît de scène. Liliane se réveille.*

Liliane :  
Où étais-tu Archibald ? Je me suis inquiétée, tu as passé la nuit dehors ? Et qu'est-ce que c'est que cela ? Le bal costumé est fini.

Archibald :  
Une idée de Diane-Hortense.

*Emmanuel se réveille.*

Emmanuel :  
Dis-moi Liliane, qui c'est celle-là ? Elle me fait peur. Est-ce que tu ne

pourrais pas la licencier ?

Liliane :

Comment trouves-tu le monsieur, ma belle enfant ? Je te préviens qu'il n'offre des bonbons qu'aux heures de folle dépense.

Archibald :

Je le trouve... plaisant.

Liliane :

Emmanuel, je te propose un marché. La maison contre la petite que tu vois là. Je suis sûre qu'elle t'aimera bien. Et puis elle est devenue trop savante pour faire la lecture à Diane-Hortense.

Emmanuel :

Quel intérêt puis-je avoir pour cette pisseuse, doublée d'une batarde sans doute ?

Patrick (*se réveillant et fouillant dans la poche de sa veste*) :

Ma grenade, où est ma grenade ?

Archibald :

C'est moi qui l'ai prise.

Patrick :

Tu es une petite voleuse.

Emmanuel :

Tu es d'accord avec moi, c'est un être nuisible, n'est-ce pas ?

Patrick :

Oui, je le pense aussi. Je ne respire pas sans ma grenade. Qu'as-tu fait de ma grenade ?

Archibald :

Je l'ai fait exploser par souci de sécurité.

Patrick (*pleurant*) :

Elle ne t'était pas destinée. Je devais l'accompagner – dans sa destinée. Je propose que tu sois punie pour cela.

Emmanuel :

Fais ce que tu veux d'elle – avec elle.

Patrick :  
Je ne fais jamais ce que je veux.

Emmanuel :  
Alors fais ce que je veux, moi.

Liliane :  
Arrêtez.

Patrick :  
Je peux lui faire à peu près ce qu'on m'a fait si tu me dis de le faire.

Emmanuel :  
Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

Patrick :  
Je ne peux pas le dire mais je peux le faire.

Liliane :  
Je vous ai dit d'arrêter...

Emmanuel (*retenant Liliane*) :  
Fais-lui ce qu'on t'a fait sans me le dire puisque je te l'ordonne.

Liliane :  
François, François... Réveillez-vous ! (*A Emmanuel* :) Ne laisse pas faire ça, il faut que je te dise...

*Patrick entraîne Archibald dans le bois. Emmanuel retient Liliane.*

Emmanuel :  
Hier, près du lac, j'ai brisé tout ton mobilier, j'ai pissé sur tes souvenirs.

*Liliane, sonnée, le regarde. On entend les cris d'Archibald violé.*

Patrick :  
Dieu...

Liliane (*aux autres endormis*) :  
Réveillez-vous !

*Elle échappe enfin à Emmanuel et se précipite dans la forêt. Diane-*

*Hortense, puis Ludovic, se réveillent péniblement avec la gueule de bois.  
Adélaïde rentre.*

Diane–Hortense :  
Qu'est–ce qui se passe ? Archibald crie ?

Liliane (*depuis la forêt*) :  
Dans la forêt, vite !

Patrick (*depuis la forêt*) :  
Il y a erreur.

Emmanuel :  
Quoi ?

Patrick :  
Ce n'est pas une fille.

Emmanuel :  
Alors...

Patrick :  
Forcément...

Emmanuel :  
Arrête–toi....

Diane–Hortense :  
Archibald ! Archibald !

Patrick (*râlant*) :  
Trop tard.

Emmanuel :  
C'est un coup du feu de Dieu.

Liliane (*ressortant de la forêt sans les avoir trouvés*) :  
Un souffle qui t'anéantira, oui. C'est ton fils...

Emmanuel :  
Pardon ?

Liliane :

Ton fils...

Emmanuel :  
Qu'est-ce que tu dis ?

Liliane :  
Pas celui de François – seule Diane–Hortense lui appartient. La moitié de cette créature et peut-être plus t'est échue par descendance régulière. Son nom est Archibald (ou Alexis) et Emmanuel Sandre est le nom de son père !

*Emmanuel hurle et s'en va dans la forêt.*

Archibald ?

Patrick (*ressortant de la forêt*) :  
Il a l'air mort.

Liliane :  
C'est toi qui as une tête de mort. Il nous enterrera tous. Il sortira de la forêt et il se dira en nous voyant : tous ceux-là je les ai déjà tués, moi, Alexis...

*Archibald apparaît, la robe déchirée, la perruque arrachée, le maquillage ruisselant, mais impassible. Archibald jette les lettres de grand-papa sur le sol.*

Archibald :  
Tout ce qui reste d'un homme. Tout ce qui resterait de moi – si je n'étais autre chose qu'un homme. Je me retiens aux branches des arbres du jardin du monde mais c'est juste pour que les arbres, ils ne meurent pas.

Liliane (*ramassant les lettres, restant à genoux*) :  
Que puis-je faire pour toi ?

Archibald (*A Liliane*) :  
Toi, je ne veux plus de toi. Je suis né récemment, tout seul ou d'une cuisse d'homme passée entre les miennes. D'un corps – plus obscur pour moi du fait qu'il est semblable au mien.

*Emmanuel revient, la tête basse, hagard, il se prosterne aussi devant Archibald.*

Liliane (*à Emmanuel*) :  
Il ne veut plus de moi... Toi, tu en veux, de lui ?



Emmanuel :  
Oui.

Liliane :  
Même comme ça, tu veux bien le prendre ? Je te préviens qu'il n'est pas tout neuf.

Emmanuel :  
Oui. Oui.

Liliane :  
Et toi ?

Archibald :  
Oui.

*L'eau commence à ruisseler sur scène, un peu plus qu'au premier acte.*

Liliane :  
Qu'est-ce qui se passe ? Je croyais que tu avais réparé les canalisations, Adélaïde.

Adélaïde :  
Je les ai réparées mais cette eau vient d'ailleurs...

Archibald :  
Père, j'ai à vous dire que votre barrage est détruit. Une grenade bien placée au pied des contreforts mités du barrage. L'eau déferle vers nous. Nous sommes chassés, par mes soins, vers le plus haut des monts ou vers l'entonnoir de la vallée.

Adélaïde :  
C'est vrai Emmanuel, tout sera noyé sous peu. Ton chalet aussi sera enseveli, où est ta mémoire et ton argent. Tu es en ruines, Emmanuel, tu es un gros caca abandonné.

*Emmanuel est catatonique.*

Adélaïde :  
Il faudra le soigner, le cerveau est atteint. Le maintenir en vie avec des tuyaux très fins. (*À Archibald* :) Tu m'aideras...

*Rentre Francis, en uniforme de facteur, guidant son vélo.*

Liliane :  
Où est François ?

Francis:  
François est mort... Les avalanches trompent leur monde. On ne meurt pas à cause du choc. Et quand les cheveux blancs de la montagne tombent, c'est l'immense fumée de la neige qui t'étouffe, c'est le champagne poudreux de la mort que tu bois par les narines. Il faut aller le voir, lui faire des petits gestes de la main, agiter nos mouchoirs sous son nez, car il voyage immobile, sous un masque de transparence. Venez.

*Francis sort, suivi de Patrick seul.*

Liliane :  
*Attendez...(réunissant les mains de Ludovic et Diane-Hortense):* Nous vivrons auprès de son corps visible sous la glace. Je ferai payer les gens qui voudront l'observer. Un billet à vingt francs.

Archibald (*enlevant sa perruque*) :  
Nous monterons plus haut avec ma nouvelle famille. Là où la neige ne peut plus fondre. Mon père mourra bientôt, je l'enterrerai. Adélaïde et moi, fonderons un temple sur son corps – que personne ne pourra visiter avant cinquante ans révolus.

*Ils sortent. Entre Francis, en tenue de patineur, sur un seul patin à roulettes. Entre Patrick, même costume que précédemment, sur l'autre patin.*

Patrick :  
Qu'est-ce que c'est que ça, Francis ?

Francis :  
Des patins à roulette, Patrick.

Patrick :  
Qu'est-ce que tu fais là ?

Francis :  
J'ai été viré des P.T.T.

Patrick :  
Qu'est-ce que je fais ici ?

Francis :  
Nous sommes ensemble dans cette scène, toi et moi. Patrick et Francis, pénultième scène de " Jubilaires ". Lieu : *(Le nom du théâtre où se jouera la pièce ce soir-là et le nom de la ville où il se trouve)*. Date et heure : *(Date et heure de la représentation à laquelle la réplique sera dite)*.

Patrick :  
Je me fais horreur.

Francis :  
Moi aussi. Trop de gens sont morts parce que j'ai brûlé ou noyé leur courrier, maintenant il faut payer l'addition. Les rôles sont distribués : toi tu es la tortue vélocité, moi je suis Achille, tu vois à peu près ? On va essayer de retrouver le cours oublié de la métaphysique toi et moi.

*Mine déconfite de Patrick.*

Fais un pas en avant et je te cours après pour l'éternité. Fais un pas en avant et je ne te rattraperai jamais. Sur une seule vibration de tes orteils, la course commence !

Patrick :  
J'ai peur.

Francis :  
N'aie pas peur, je suis avec toi.

Patrick :  
Ordonne-moi de le faire et je le ferai.

*Francis claque des mains. Patrick fait un pas en avant. Ils roulent à toute vitesse, disparaissant du côté opposé où ils sont entrés, criant comme s'ils tombaient dans l'abîme. La niche de verre, privée de toit, tombe de nulle part sur la scène avec Chien dedans.*

Chien :  
Ils sont partis.  
Ils m'ont abandonné.  
C'est la fin.  
Peut-être que j'aurais pas dû partir à la retraite...

Oh la cérémonie de départ, c'était vraiment quelque chose d'affreux.  
Toutes les conneries qu'on vous offre à cette occasion. Moi personnellement – si vous voulez savoir :  
Un os ayant appartenu au bandit Lacenaire pour que j'y fasse mes dents, une muselière cuir avec garnitures de laiton pour les jours de haine carnassière, un collier anti-puces plaqué or, une baballe aphrodisiaque.

Est-ce qu'il n'y a pas de quoi mourir de honte ?

Moi je sais pourquoi je vais y passer.

Moi c'est pas parce que j'ai mordu dans le cul des pourchassés de tous bords.

Non, si je vais mourir, c'est à cause de ma fiancée.

C'était avant une manif de étudiants, elle m'avait apporté ma pâté chaude dans un tupperware.

Coupant au milieu des étudiants.

Mais dites pas que c'étaient à cause d'eux, des étudiants !

Juste une bagnole qui passait pour l'écrabouiller.

Qu'elle n'a pas vue et qui ne l'a pas vue.

Dites pas qu'elle avait pris un million de coups de pieds révolutionnaires.

Même si ça avait l'air comme si.

Son gilet dorsal de cachemire rouge avait été arraché.

Comme si elle avait été violée par un étudiant, mais elle l'avait été pas !

Elle agonisait, elle m'a dit : Chien, je suis encore vierge.

J'ai dit : moi aussi, je me suis gardé pour toi.

Alors elle m'a dit : consomme.

T'obtiendras pas de dérogation du ministère pour m'épouser après ma mort.

Des fois que je serais arrivé à la prendre avant qu'elle clamse.

Alors je lui ai senti un peu le cul, mais sans conviction.

Je pouvais pas l'enculer, elle était en train de mourir.

D'ailleurs elle n'avait plus vraiment de cul.

Alors j'ai mangé la pâtée dans son sac et j'ai vu dans son oeil presque mort qu'elle était contente que j'aime sa cuisine.

Si vous la rencontrez, qui se traînerait encore sur le trottoir, qui repeindrait le bitume avec son sang...

Piquez-la de ma part, piquez-la.

*L'eau du barrage emporte la niche.*